

Le cinéma s'intéresse aux Scop

La réalisatrice Mariana Otero raconte l'histoire d'un projet de reprise d'entreprise par les salariés en Scop. Une belle aventure humaine qui dévoile tous les questionnements des salariés sur leur capacité à devenir acteurs de leur propre entreprise.



« Entre nos mains », à travers quelques images du film. Il sera projeté à partir du 6 octobre prochain dans de nombreuses salles de l'hexagone souvent accompagné d'un débat. Le film de Mariana Otero a été présenté officiellement au Festival de Cannes dans le cadre de la programmation de l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID).

■ Comment vous est venue l'idée d'un film sur un projet de reprise en Scop ?

M. O. : « Entre nos mains » s'inscrit bien sûr dans mon travail de réalisatrice. Dans les précédents documentaires que j'ai écrits depuis le début des années 90 sur l'école (« la Loi du collège ») et sur la prison (« Non-lieux »), je me demandais déjà comment un groupe fonctionne ensemble, et comment s'imbriquent le social, le politique et l'économique. Aujourd'hui, j'avais envie de filmer des personnes qui voulaient travailler ensemble et qui voulaient le faire autrement : comment construire un nouveau cadre de travail, tout en restant confronté au marché. En commençant mes recherches sur des modes de travail différents, je suis très rapidement entrée en contact avec les Scop, qui correspondaient à ce que je voulais montrer.

■ Comment se sont passés les repérages ? Combien de temps ont-ils duré ?

M. O. : Le travail en amont a duré presque deux ans. Après avoir pris des renseignements sur le net, je me suis familiarisée avec les coopératives existantes, en rencontrant des dirigeants et des salariés, grâce au réseau des Scop. Une des premières entreprises que j'ai visitées, dans le Nord, était une Scop de lingerie. Par une coïncidence amusante, c'est une entreprise de ce secteur que j'ai finalement filmée dans « Entre nos mains » avec Starissima. Le PDG de cette première Scop du Nord m'a raconté son histoire et celle des salariés associés qui discutent finances et gestion à égalité. Avec le schéma « une personne=une voix », je pense que le fonctionnement de l'entreprise est bouleversé et que les

personnes sont elles-mêmes transformées. Par la suite, j'ai visité plusieurs coopératives en Bretagne, à différentes étapes de leur existence, pour continuer à mieux comprendre les mécanismes économiques. Des salariés-coopérateurs m'ont parlé de la façon dont ils avaient vécu des transformations en Scop, de leur enthousiasme comme de leurs hésitations. J'ai longuement rencontré en particulier Créalabo, une entreprise sarthoise de fabrication de mobilier de laboratoire. C'est à partir de ces exemples que j'ai eu l'idée de suivre très en amont un projet de reprise d'entreprise en Scop.

■ Pourquoi ce choix de filmer un projet de reprise en Scop ?

M. O. : Précisément pour montrer le changement dans les relations au sein de l'entreprise et à l'intérieur des personnes. Dans le film, on passe d'un système hiérarchisé et paternaliste à un moment où les salariées (ce sont majoritairement des femmes) prennent la parole, échangent et deviennent décisionnaires de leur avenir. Il y a aussi la dimension d'urgence, qui est intéressante au cinéma : le choix de reprendre une entreprise en difficulté implique d'agir et de réfléchir vite. Un autre intérêt était de confronter les choix des techniciennes et ceux des cadres de l'entreprise, qui se retrouvaient pour sauver leur outil de travail. Juste avant de croiser la route de Starissima, j'ai envisagé de tourner dans deux autres projets, mais ils étaient déjà trop avancés. J'ai alors été orientée vers cette autre entreprise de lingerie, près d'Orléans. L'Union régionale venait d'être contactée par la petite équipe de reprise. J'ai eu la chance de pouvoir assister aux premières réunions de travail. Le tournage a démarré en avril 2009. J'étais prête à y



Mariana Otero

passer du temps pour suivre l'ensemble du processus.

■ Est-ce que tout le monde était d'accord pour être filmé ?

M. O. : Malgré la situation de son entreprise, proche de la faillite, le patron d'alors m'a laissé libre de filmer. Ensuite, il reste hors-champ dans le film. Il n'y a pas eu d'opposition non plus des salariées, ni de l'équipe des six porteurs de projet, pour que je fasse partie de l'aventure. A partir du moment où je suis arrivée dans l'entreprise, j'ai donc installé ma caméra au milieu des ateliers et j'ai passé quatre mois en immersion.

■ Quels enseignements avez-vous tiré de cette expérience ?

M. O. : Petit à petit, on voit que les salariées s'approprient la technique du fonctionnement coopératif et commencent à s'interroger sur les scénarios économiques. Cela provoque des discussions entre les techniciennes de l'atelier de couture et dans le petit groupe des repreneurs. Des personnalités émergent. On voit les gens se parler dans l'entreprise, notamment autour de sujets qu'on retrouve, je pense, dans d'autres reprises : le risque financier qu'on prend individuellement (en versant un mois de salaire pour constituer les fonds propres) et le choix des dirigeants les plus appropriés. On assiste aussi à des moments d'assemblées générales. « Entre nos mains » montre que l'économie doit se mettre au service des personnes et non l'inverse.

■ Pourquoi Starissima ne s'est-elle pas finalement transformée en Scop ?

Les salariées racontent leur tentative de reprise

Mariana Otero, ancienne élève de l'IDHEC, a réalisé un beau film sur l'aventure humaine des 50 salariés de Starissima, qui aurait pu les amener à reprendre leur entreprise de lingerie féminine, dans laquelle certaines d'entre elles avaient fait toute leur carrière. La perte d'un client important à un moment crucial de la vie de l'entreprise en a décidé autrement, malgré l'appui du mouvement des Scop. Le film se veut pourtant résolument optimiste, dans la mesure où le processus de reprise conduit les salariées à prendre leur vie et leur destin économique entre leurs mains. En donnant la parole à celles et ceux qui pourraient devenir des salariés co-entrepreneurs, Mariana Otero se met en position de recul, cherche à les écouter et à faire réfléchir les spectateurs. A ce titre, même si la réalisatrice s'intéresse autant, voire davantage à la dimension humaine qu'à la dimension travail, « Entre nos mains » s'inscrit tout de même pour une part dans la veine de documentaires comme « Rêve d'usine » de Luc Decaster sur la société Epeda ou « Mon travail, c'est capital » de Raphaël Girardot, Laurent Salters et Marie-Pierre Brêtas, autour d'une usine Moulinex, deux films qui ont montré le combat des salariés pour sauver leur entreprise. Comme dans ces réalisations, « Entre nos mains » met en scène des questions économiques, parfois complexes, et permet aux spectateurs de s'identifier aux enjeux.

Le film a été présenté cette année à Cannes, dans le cadre de la programmation de l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID). L'accueil rencontré par cette production Archipel 33 au thème inédit a permis au film de trouver de nouvelles salles pour sa diffusion dans toute la France, à partir du 6 octobre. Les lieux de diffusion et de débat autour du film seront annoncés sur le site des Scop : www.les-scop.coop et du distributeur Diaphana : www.diaphana.fr.

M. O. : J'étais malheureuse que la coopérative ne puisse pas se faire, car on voyait que les salariées commençaient à dire que c'était possible. Une trentaine de personnes étaient partantes. Manifestement, le projet de reprise s'est heurté à l'économique. D'une part, le contexte des industries textiles demeure très fragile (une grande partie de la production de Starissima était d'ailleurs déjà fabriquée en Chine). D'autre part, l'entreprise n'avait qu'un petit nombre de gros clients dans la grande distribution et quand une de ces enseignes n'a plus voulu de leurs collections, la reprise devenait trop compliquée.

■ Savez-vous ce que sont devenus certains des protagonistes du film ?

M. O. : Les salariées ont reconquis de la fierté. Elles disent que ça valait le

coup de tenter cette chance, puisque les autres solutions de rachat qui se présentaient à elles n'étaient pas satisfaisantes. Après, certaines d'entre elles ont retrouvé du travail, pas forcément dans le textile ; pour d'autres, c'est plus dur...

■ Quel impact attendez-vous de votre film ?

M. O. : J'espère que le film touchera à la fois ceux qui travaillent en Scop et ceux qui veulent découvrir une autre forme d'entreprise. Dans de nombreuses salles, nous envisageons d'animer des débats autour du film. Si à la fin du film, des spectateurs ont envie de franchir le pas et de devenir à leur tour coopérateurs, c'est qu'on leur aura donné quelques pistes...

PROPOS RECUEILLIS PAR ERIC LARPIN